

et Bertrand a envoyé voir ce qu'il y avait de nouveau. Ce renfort arrive fort à propos, et, grâce à son aide, le lion fait bientôt son entrée au camp, où, deux heures après, sa peau, soigneusement traitée, est exposée au soleil, tendue sur des piquets en acier (1). Son crâne est enterré afin d'être débarrassé de ses chairs; après examen de l'estomac, qui contient du zèbre, la carcasse est portée loin du camp et abandonnée aux vautours.

Deux ou trois nuits blanches se passent après celle que je viens de raconter. Un soir, à la mare nord, le rhinocéros s'approche de nous, tourne autour de la mare et, après nous avoir mis « l'eau à la bouche », s'en va sans en mettre à la sienne : ses soupçons, plus forts que sa soif, l'ont empêché de « consommer ». Comme il fait clair de lune, j'ai bien envie de me mettre à sa poursuite; mais la perspective d'être chargé, même à la lueur douce et poétique de l'astre des nuits, me fait renoncer à cette idée. Je le laisse donc s'éloigner. Il s'en va tranquillement, reniflant de temps à autre avec méfiance comme pour dire : Décidément, cet endroit ne me plaît pas! Nous en sommes pour nos frais, après avoir failli être flairés... et chargés.

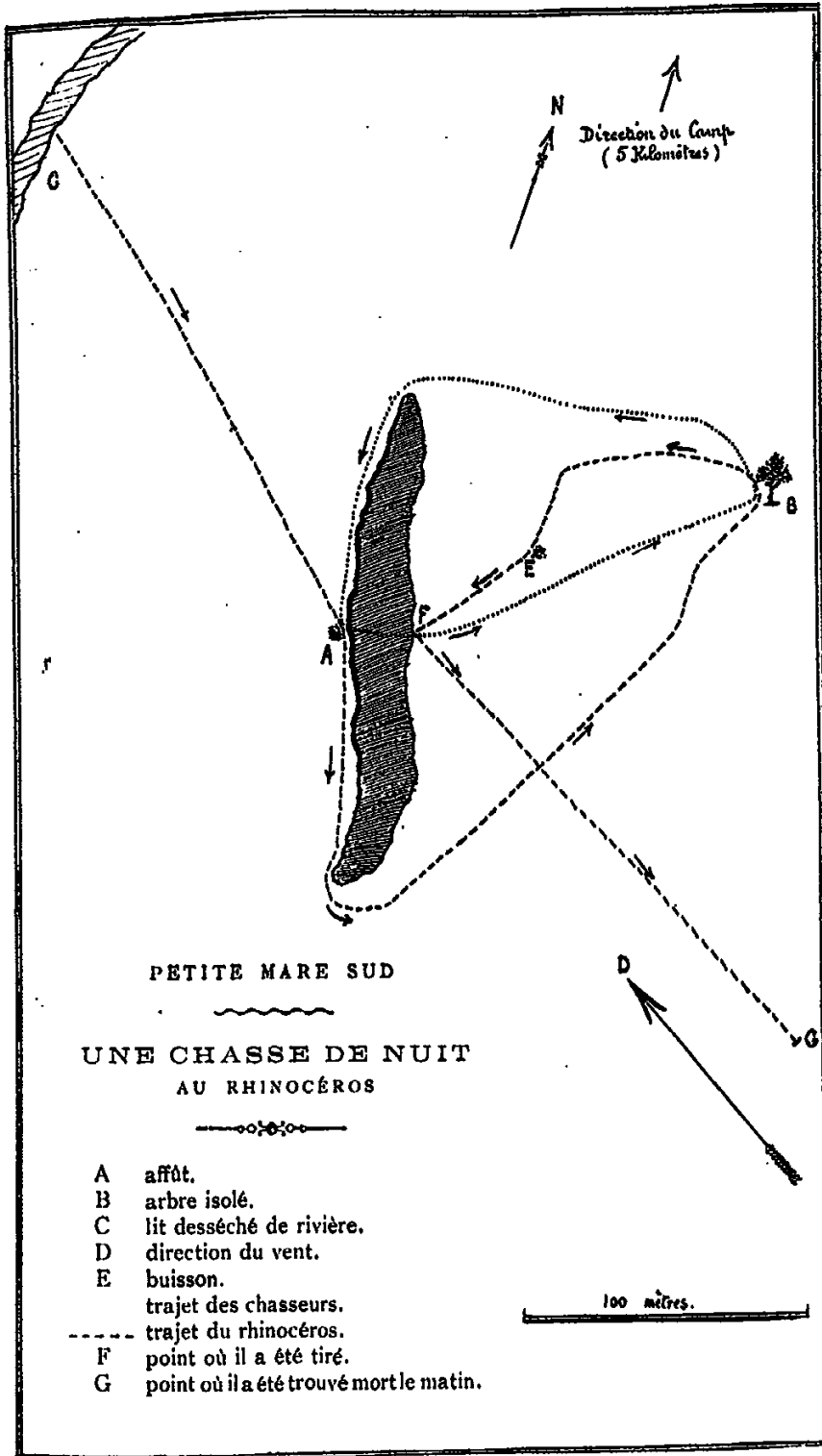
Ce sont sans doute les traces de nos hommes du matin qu'il a senties et qui l'ont mis en défiance. Il faut éviter de marcher autour d'une mare où l'on attend un rhinocéros; son odorat est si développé

(1) Je donne à la fin de ce livre, pour les chasseurs naturalistes, quelques indications sur la façon de conserver les peaux d'animaux et les trophées qu'ils destinent à leurs collections.

qu'il s'en aperçoit aussitôt. Aussi mes « brigades de renseignements » avaient-elles la consigne d'arriver à la file indienne et d'entrer dans l'eau; les hommes faisaient ainsi le tour de la mare et examinaient les bords tout en gardant les pieds dans la vase; et enfin ils se retiraient par le chemin qu'ils avaient pris pour venir, de façon à ne laisser qu'en un seul point des traces de leur passage.

Un soir, nous nous installons à la petite mare sud qui est très longue et étroite (1). Pour être à portée égale de tous ses points, nous avons dû nous placer au milieu d'un des grands côtés, profitant d'une termitière qui s'y trouve (A). Cette position offre l'inconvénient sérieux de nous faire sentir par tout ce qui viendra à notre gauche (D). Pour nous ménager une retraite en cas de charge, nous taillons en gradins le bas de la termitière, afin de descendre à l'eau facilement, car les bords, de ce côté, sont à pic, surplombant la mare de près de deux mètres. En face de nous, à 5 ou 6 mètres, le bord opposé, moins escarpé, mène à une plaine dépourvue d'obstacles, à l'exception de quelques touffes d'arbustes disséminées. En cas de danger, nous nous laisserons dégringoler dans l'eau, nous la traverserons et filerons dans la plaine en face, où, à 150 mètres, les branches basses d'un arbre isolé nous offriront un refuge (B). Quant au rhinocéros, ne pouvant sauter deux mètres, il sera obligé de faire le tour, ce qui nous donnera le temps de prendre de

(1) Le croquis ci-joint aidera le lecteur à suivre les péripéties de cette nuit.



l'avance. Ce petit calcul avait été fait par Rodzani, dès le début de l'installation. Nous en étions à la cinquième ou sixième nuit passée sans incident. Les quelques animaux qui avaient troublé la monotonie de notre attente, des buffles, des antilopes en majorité, avaient abordé la mare du côté opposé au nôtre. Ces animaux n'aiment pas à descendre un talus pour aller boire, car cet escarpement leur dérobo, lorsqu'ils sont en bas, la vue des alentours, et ils craignent les surprises. Mais du rhinocéros il faut toujours se méfier, et nous avons bien fait, comme on va le voir, de ne pas nous en rapporter au hasard.

Nous nous installons donc un soir comme je viens de le dire. La première heure se passe très tranquillement. Quoiqu'il n'y ait pas de lune, la nuit est très claire, le ciel étoilé. Derrière nous, à 200 mètres (C), se trouve un lit de rivière à sec jonché de feuilles sèches qui sont de précieux avertisseurs pour nos oreilles aux aguets; depuis quatre jours, notre pachyderme n'a pas fait la moindre visite à ces parages. Ce silence, cette monotonie de l'attente, mon immobilité, me donnent cette nuit-là une certaine torpeur : j'ai toutes les peines du monde à ne pas m'endormir; je me rotte la tête, je bois de l'eau, afin de chasser... le sommeil. Mes hommes, silencieux comme des statues, selon leur coutume, écoutent et regardent avec vigilance. De temps à autre ils me touchent du coude pour me signaler ce qui attire leur attention; je prends aussitôt ma jumelle et, d'après l'allure, la démarche, plutôt que par la vision directe, je reconnais l'animal :

c'est tantôt une hyène, qui se reconnaît à sa croupe tombante et ensuite à son lapement, tantôt une antilope avançant comme une ombre sans le moindre bruit, restant pendant plusieurs minutes immobile avant de reprendre sa marche; puis tout disparaît, et le calme reprend. Une de mes plus grosses privations dans ces nuits d'affût est de ne pouvoir fumer; ah! que les heures seraient moins longues si on pouvait passer ainsi une partie de son temps! Mais nous sentons déjà assez par nous-même (pour l'odorat des animaux, et aussi pour celui des Chinois, paraît-il), sans aller augmenter notre odeur *sui generis* par les émanations encore plus fortes de la fumée du tabac.

Vers onze heures, nous avons brusquement la preuve évidente que nos individus répandent un arôme fort désagréable pour le nez délicat de certains animaux. Nous percevons d'abord comme de longs balayements dans les feuilles sèches du lit de rivière qui est derrière nous..... Bien éveillé, ayant maintenant toute ma présence d'esprit, j'écoute avec émotion, car voici bien le pas lourd d'un animal de grande taille... Il traverse, puis il sort sur notre gauche, et aussitôt un reniflement puissant comme le jet de vapeur d'une locomotive résonne dans le silence de la nuit... Nous avons reconnu l'irascible *bicornis* que nous sommes venus chercher, mais que, à vrai dire, nous attendions d'un autre côté... Nous nous demandons avec l'anxiété que l'on pense si, oui ou non, nous avons été sentis... Dans quelques secondes nous allons être tout à fait fixés.....

En effet, une galopade furieuse qui approche, le bruit intermittent d'une petite trompette et d'un souffle puissant, le fracas des buissons brisés, nous apprennent qu'il n'y a pas un instant à perdre, et nous décampons par ce que j'appellerai notre porte de sortie, c'est-à-dire que nous dégringolons en hâte le talus. Entrant dans l'eau jusqu'au ventre, nous gagnons l'autre rive à grandes enjambées, et nous détalons sur la plaine au moment où notre assaillant arrive à la termitière fou de rage, soufflant et reniflant comme une machine à vapeur. A quelques pas de l'arbre protecteur, nous nous arrêtons, tendant l'oreille et écarquillant nos yeux pour regarder. Avec nos petits bagages, nous devons avoir l'air assez comiques : l'un de mes hommes porte ma pèlerine, la bouteille d'eau et la pile électrique ; l'autre tient un fusil dans chaque main ; moi aussi. Il va sans dire que nous sommes prêts à jeter tout ce qui nous embarrassera ; mais, pour le moment, le danger n'est pas imminent, le rhinocéros, en arrivant à notre termitière, ayant dû perdre notre vent. Mais où est-il ? C'est ce qu'il faut savoir sans retard. Il n'y a guère que l'oreille qui puisse nous renseigner.

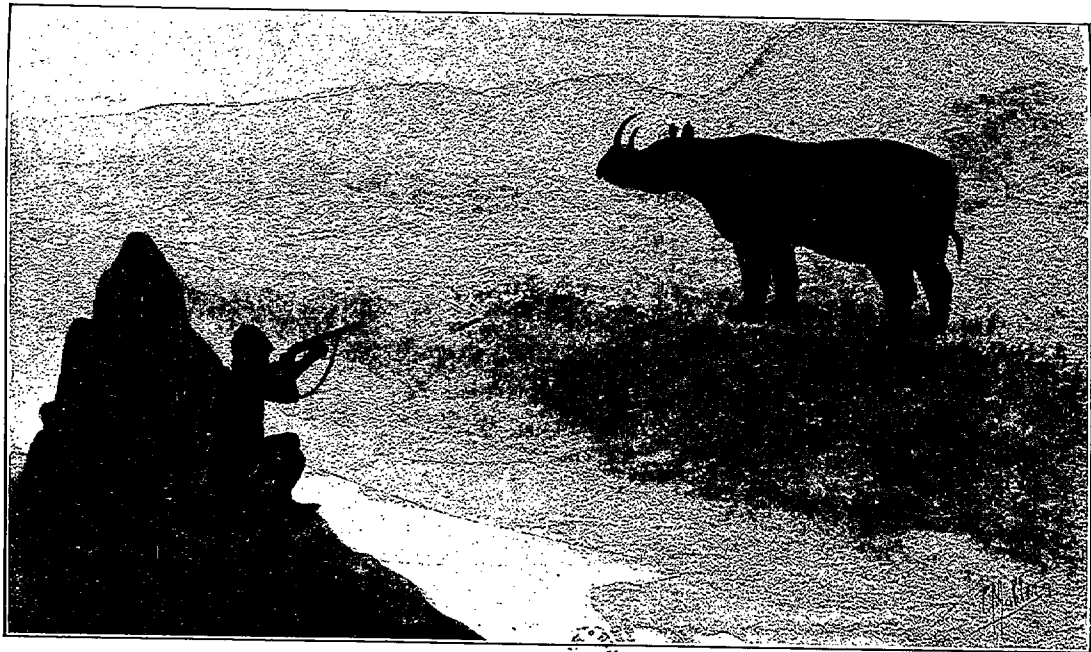
Un nouveau reniflement et le bruit des branches nous apprennent qu'il longe la mare à droite de notre poste d'affût... Il faut prendre un parti sans perdre un instant ! Nous décidons de retourner immédiatement à notre termitière, car la bête ne peut pas nous sentir maintenant : seulement elle est peut-être arrêtée et sur ses gardes ; évitons donc de faire du

bruit. Aussi jugeons-nous prudent de ne pas passer l'eau, mais de faire le tour de la mare du côté opposé à celui qu'a pris le rhinocéros, de façon à arriver à la termitière par la gauche. Vite nous mettons, sans encombre, cette idée à exécution. A peine sommes-nous revenus à notre affût, que nous entendons le pachyderme, qui, lui aussi, a fait le tour de la mare en sens inverse, renifler dans la plaine que nous venons de quitter... Quelques minutes de plus, et nous nous rencontrons de nouveau ! La lorgnette ne me montre qu'une ombre grise, très vague, qui s'avance dans la plaine, mais trop loin, vu l'obscurité, pour que je puisse songer à tirer... Il n'y a qu'à attendre... Pendant une demi-heure, l'animal nous fait passer par toute la gamme des émotions humaines ; irrité outre mesure, il va et il vient, il retourne sur ses pas, toujours invisible et toujours reniflant. A un certain moment, il a dû arriver près de l'arbre, à l'endroit où nous nous sommes arrêtés pour écouter, car il souffle avec encore plus de colère et de précipitation ; mes hommes disent : « Ce n'est pas un rhinocéros, c'est un steamer. » Ils prononcent « stima ». En effet, c'est une machine sifflante, soufflante et cornante qui bat les environs et nous cherche partout où sa petite cervelle lui suggère des soupçons ; nous craignons surtout qu'il ne revienne par la gauche et ne nous charge de nouveau. En plein jour, ce petit jeu peut encore être admis ; mais au beau milieu de la nuit, alors qu'on y voit à peine pour se diriger, jouer à cache-cache avec un rhinocéros furieux, c'est un

passé-temps que je ne recommande pas aux personnes dont les nerfs sont délicats. Votre impuissance à voir vous surexcite outre mesure; vous sursautez au moindre craquement, au moindre froissement, et votre oreille même finit par vous tromper sur la position réelle de l'animal que vous entendez.

Le bruit finit par cesser, et nous jugeons que le rhinocéros est parti (1). Plus d'une demi-heure se passe ainsi. Je considère déjà la nuit comme perdue et notre rencontre comme ne devant pas avoir d'autre suite, quand tout à coup mes hommes et moi, nous voyons une ombre qui vient en face, de l'autre côté de l'eau, et je distingue le rhinocéros. Il arrive au petit pas, sans bruit, droit sur nous. Si je n'étais au courant des mœurs de l'animal, je jurerais qu'il nous voit et va traverser l'eau; mais son air calme, sa tête levée, dénotent l'absence de soupçon: il vient tout simplement boire; sa méfiance est apaisée. Le voici au bord de l'eau, et par conséquent à 6 mètres de nous. Il s'arrête, nous faisant face (F), écoutant et paraissant tellement nous regarder et nous voir que je ne puis m'empêcher de murmurer à nos hommes: « Il nous voit! » — « Non, non, il ne nous voit pas; il va descendre pour boire; attendez qu'il soit en bas », répondent-ils à mon oreille. Mais un dernier soupçon le prend: il s'arrête sur le bord et se tourne pour regarder derrière lui,

(1) J'ai vu le lendemain que le rhinocéros n'avait pas quitté un instant la plaine; il s'était planté au milieu, contre un taillis, (E) et y était resté immobile, attendant sans doute quelque bruit ou quelque saute de vent qui lui apportât des renseignements sur nos mouvements.



Mais un dernier soupçon le prend : il s'arrête sur le bord...

s'offrant entièrement de profil à mon fusil. Comme je le distingue nettement, je veux profiter de sa position, et, sans me servir du réflecteur, visant bien à l'épaule, je lâche l'un après l'autre deux coups d'express... On entend les balles qui frappent violemment....

A peine la détonation a-t-elle retenti qu'un bruit de galopade s'éloigne dans la plaine, et les questions habituelles s'échangent entre nous : « Peut-être l'ai-je manqué ou blessé légèrement? » — « Oh! non; votre balle a bien frappé, il n'a pas poussé un grognement, nous le retrouverons demain, mais peut-être très loin. Nous saurons à quoi nous en tenir quand il fera jour! »

Quand il fera jour!... Voilà la seule réponse à l'incertitude sur le résultat de ces chasses nocturnes où l'arme est hésitante, l'œil indécis, plein de vague, où l'on manque de confiance en soi. Ces heures qui vous séparent du lever du soleil paraissent interminables.

Le jour venu, nous partons sur la piste, où des jets et de gros caillots succèdent à des gouttes de sang d'abord espacées. Quand on voit cela, « le cœur rit, » comme disent les indigènes pour exprimer le bonheur : la victoire est à peu près certaine. A 200 mètres de la mare, le rhinocéros est tombé à plat ventre, ses quatre jambes repliées sous lui (G). C'est le gros rhinocéros signalé par la brigade des recherches, une femelle qui porte une très belle paire de cornes. Les balles ont perforé, l'une le cœur, l'autre

les poumons, un peu au-dessus; toutes deux ont traversé complètement l'animal, s'arrêtant du côté opposé, juste sous la peau, qu'elles soulèvent en formant des protubérances.

Toutes ces balles, et celles avec lesquelles j'ai abattu mes principales victimes, je les ai extraites de leur corps et je les ai conservées, réunies en une petite collection que je regarde avec une certaine fierté. Aplaties, écrasées, tordues, difformes, mes « balles célèbres », comme je les appelle, portent chacune une étiquette qui rappelle son exploit.

La mort d'un rhinocéros apporte toujours l'allégresse au camp. Comme pour l'éléphant, ses pieds et son cœur sont à peu près les seuls mets qu'un Européen puisse s'offrir : tout le reste est dur, coriace, bon tout au plus pour faire soit du pot-au-feu, soit du beltong à l'usage des indigènes.

Deux jours après, à la mare nord, j'ai la plus affreuse déveine que j'aie jamais constatée : les lions viennent à deux reprises; la première fois j'en manque deux coup sur coup, et la seconde un encore; je rentre bredouille, ayant vu *trois lions à la mare dans la nuit!* Ne serait-ce pas la faute du projecteur? J'ai déjà indiqué son défaut. Je croyais bien y avoir remédié; mais l'endroit sur lequel porte le centre lumineux continue à ne pas concorder avec la ligne de mire. Recourant à un autre expédient, je sépare le projecteur du fusil et je l'attache sur un bâton qu'un de mes hommes tiendra. C'est cet auxiliaire désormais qui dirigera le jet de lumière sur l'animal dont il

suivra les mouvements ; je pourrai ainsi de mon côté viser tout à mon aise. Cette amélioration a été très satisfaisante, mais pourquoi diable ne l'ai-je pas trouvée plus tôt ?

Sur les trois lions que j'ai tirés, je crois n'en avoir blessé qu'un, et encore assez légèrement. Sûrement, les deux autres reviendront ; mais quand ? Et où nous rencontrerons-nous de nouveau ? Combien de nuits faudra-t-il pour retrouver cette occasion manquée ?

Une semaine s'écoule encore avec des alternatives de découragement et d'espoir, mais sans le moindre succès. A ce moment, une attaque de fièvre m'oblige à prendre deux ou trois jours de repos au camp. Nous sommes, je le rappelle, installés sur le bord d'une mare, et sous le vent de celle-ci, à quelques mètres à peine de son bord, abrités par un bouquet de grands arbres touffus qui, par leur ombrage, nous ont engagés à nous établir ici. Tout autour, une palissade d'abatis, de branches et d'épines ; à l'intérieur, des appentis où les hommes se couchent à l'ombre.

Le 29 octobre, au matin, arrive le courrier d'Europe avec quatre mois de lettres et de journaux. Le soir, tandis que Bertrand dort déjà, moi, je suis étendu, à la belle étoile, sur ma natte (je ne me sers pas de tente ni de lit de fer pendant la saison sèche) ; je ne suis pas encore déshabillé, mais seulement déchaussé ; à côté de ma tête, sur une pierre qui me sert de table de nuit, j'ai installé une lanterne, et je lis mon *Figaro* de juin. Autour de moi, un grand silence, quelques feux mi-éteints, des hommes qui dorment ; il peut être neuf

heures, et il fait clair de lune. Tout à coup Msiambiri, qui prenait un bain dehors, arrive demi-nu et ruisse-lant : *Pembéré, mzoungo, pembéré!* (Rhinocéros, monsieur, rhinocéros !)

Je saute pieds nus dans mes pantoufles, je boucle mon ceinturon à cartouches qui est à portée de ma main, j'empoigne l'express n° 1, Msiambiri saisit l'autre, et une demi-minute après nous voici dehors, nous avançant sur la lisière obscure des arbres..... J'aperçois une masse grise immobile sur le bord, mais trop loin de moi. Laissant Msiambiri derrière, je m'avance dans l'ombre jusqu'à vingt mètres de l'animal. Je m'agenouille ; mais impossible de tirer : je ne vois pas assez bien... Rampant sur les mains dans les herbes aquatiques, je me traîne de nouveau jusqu'à dix ou douze mètres de l'animal. Celui-ci commence à se méfier, peut-être même me voit-il ; se tournant légèrement vers moi, il me fait complètement face, tandis qu'il corne un peu... Il va charger, me dis-je ; il n'y a pas à reculer ! Et mettant bien mes canons dans la direction de son poitrail, je lâche le coup de droite, réservant celui de gauche. D'un bond, je saute hors de ma fumée et je rentre dans les herbes, tandis que le rhinocéros charge à peu près jusqu'à l'endroit d'où j'ai tiré, faisant beaucoup de vacarme avec ses sabots, qui glissent sur les cailloux ; puis il s'arrête là, s'en retourne au petit trot et disparaît avant que j'aie pu de nouveau me placer et faire feu. Je suis une fois de plus très incertain de l'avoir touché ; j'ai bien entendu ma balle frapper et l'animal cesser son bruit qu'il a repris

ensuite, comme si je lui avais coupé la respiration ; mais je ne saurai à quoi m'en tenir que demain.

Comment ce rhinocéros a-t-il pu arriver sans s'en apercevoir presque sous le vent de notre camp où il y a trente hommes ? C'est bien anormal, bien difficile à expliquer de la part d'un animal aussi méfiant. Il est probable que, par dérogation à ses habitudes, il sera venu au vent et aura alors rencontré la mare tout à fait par hasard. Il ne pouvait la sentir sans nous sentir aussi, et il est probable, certain même, que, en ce cas, il eût chargé le camp, passé à travers la palissade et piétiné tout ce qu'il y eût trouvé, tandis que nous nous serions sauvés pêle-mêle dans la plaine.

Quoi qu'il en soit, ce malheureux pachyderme avait eu, en venant nous rendre visite, une bien mauvaise inspiration : elle lui coûta la vie.

Le lendemain, au jour, on vint me prévenir, à ma grande satisfaction, qu'il y avait du sang sur les cailloux de la rive. Dans l'éventualité d'une poursuite peut-être longue, nous nous équipons, mes hommes et moi, emportant des vivres et de l'eau. A peine nous sommes-nous mis en route, et avons-nous débouché sur une plaine, que Tchigallo s'écrie : Le voilà ! et nous voyons sur notre droite le rhinocéros affaissé. Il doit être mort quelques instants après mon coup de fusil qui, en cette circonstance, a été des plus heureux, quoique tiré à peu près au jugé. Mais quelle blessure terrible ! Jugez plutôt : l'animal étant presque de face, la balle est arrivée le long de sa mâchoire droite, a creusé dans la peau un sillon profond

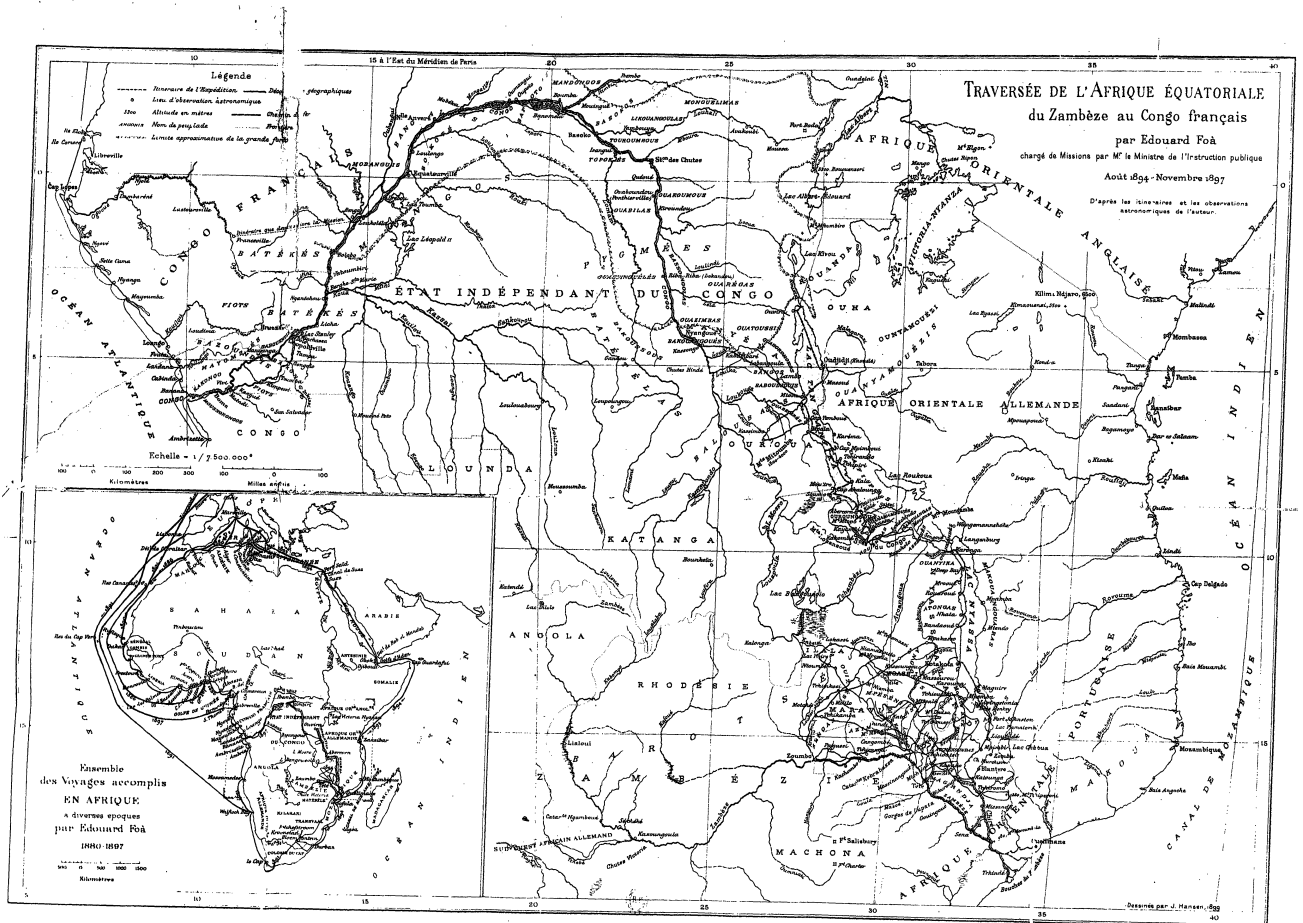
et est entrée dans le cou; elle a traversé la masse charnue dans toute sa longueur, a perforé la partie supérieure du cœur et est tombée enfin contre le diaphragme, après avoir troué deux fois la peau et suivi une ligne à peu près horizontale à travers *75 centimètres de chair et de muscles!* L'autre jour déjà, j'avais transpercé l'animal de part en part! Que peut-on demander de plus à une arme? Mais ce ne sont là que deux exemples entre beaucoup de ce que j'ai fait avec mon express n° 1.

Ce rhinocéros, qui est venu se faire tirer près du camp, c'est celui que nous appelions « le petit », celui qui fréquentait généralement la mare nord et qui nous avait un soir déjà brûlé la politesse en ne venant pas boire. Quoique ses empreintes fussent plus petites que celles de la femelle, c'était néanmoins un animal de forte taille, ne différant de l'autre que de quelques centimètres.

Il était tombé au milieu d'un décor charmant : une plaine à l'herbe rare semée de bouquets de mitsagnas; au fond, une ligne de collines élevées; un de ces paysages éclairés par le soleil levant, paysages délicieux dont l'Afrique centrale a le secret. J'ai conservé ce tableau comme tant d'autres au moyen de la photographie, et le lecteur en jugera par la reproduction que j'en ai faite (1).

Après la mort de celui-là, les rhinocéros sont finis! comme disent mes hommes. En effet, il n'existait que

(1) Voir la gravure intitulée : « La mort du visiteur nocturne. » (Le camp se trouvait à une centaine de mètres sur la gauche.)



avis : il est difficile de trouver chair plus délicate.

Le fourmilier est un animal essentiellement nocturne : on l'aperçoit par conséquent rarement, et on connaît mal ses mœurs ; de là, les superstitions à son égard. Peu d'indigènes l'ont vu, parmi ceux qui fréquentent les bois. Ne croyez pas, en effet, que tous les noirs aient l'habitude de la brousse ; la majorité d'entre eux se composent, dans ces pays, de cultivateurs. Ils ne connaissent les noms que des rares animaux qu'ils ont rencontrés en suivant les sentiers qui relient leur village aux villages voisins ; les chasseurs sont l'exception dans la population. Un grand nombre de mes porteurs ne savaient même pas le nom indigène de toutes les antilopes que j'envoyais au camp. En France, tout paysan est au courant des mœurs des lièvres et des perdreaux ; en Afrique, où la grande faune se tient dans les broussailles, loin de la population, il faut non seulement avoir des armes, mais encore faire, pour la capturer et la connaître, des recherches nombreuses en même temps que posséder des connaissances spéciales. Il n'y a guère qu'un chasseur par village, et encore ; ainsi sur les 30 porteurs que j'ai au camp, il y en a juste quatre qui soient capables de suivre une piste. D'ailleurs, chasseurs ou non, tous aiment l'existence que nous menons ici.

La fin de mars arrive sans incident notable, mais avril est bien rempli. Le 6, nous passons notre matinée à suivre deux rhinocéros qui ont fait pendant la nuit de nombreuses pérégrinations dans les hautes

herbes. Leur poursuite est très fatigante, car on n'y voit pas à quatre mètres devant soi et on ne sait jamais à quel instant on va rencontrer ces animaux rageurs.

Nous arrivons fort près du but sans avoir été chargés, malgré des sautes de vent presque continues; mais il est dit que nous ne finirons pas ainsi notre journée, car, au beau milieu d'un fourré épais, nous entendons, à quelques mètres, un reniflement, puis un cornage que nous connaissons bien, et, au milieu des branches brisées, des arbustes renversés et des herbes abattues, paraît une masse qui fond dans notre direction avec la vitesse d'une locomotive.

Nous n'avons que le temps de sauter de côté, et l'animal passe, mais si vite que je ne puis viser, mal appuyé que je suis contre un arbre, et il disparaît dans les herbes. Au bout de quelques secondes nous l'entendons qui revient sur ses pas, cherchant de nouveau cet air vicié, cette odeur de l'ennemi, qui a provoqué sa colère. Il renifle, cherche, tourne, retourne, semblable à un gigantesque chien d'arrêt, avec cette différence que les rôles sont renversés : le gibier qu'il cherche, c'est nous. Cette maudite végétation est si dense qu'il n'y a rien à faire qu'à attendre. Impossible de tirer. Je vois les têtes des herbes osciller, les arbustes se pencher... je peux donc deviner la position de l'animal, mais celui-ci reste invisible. Cependant sa colère augmente; il continue à renifler et fait un bruit assez semblable au grognement d'un porc, mais en grand, dans une note

plus profonde... Il s'approche pourtant.... D'où vient donc le vent?... Pas moyen de s'en rendre compte; la terre est humide, il n'y a pas de poussière (1)... Le temps presse pourtant... Ah! voici une deuxième charge dans notre direction!... Cette fois, j'aperçois mon animal un instant avant qu'il soit sur nous; il ne va plus aussi vite, quoiqu'il aille au grand trot. Nous avons sauté de côté, et chacun s'est caché... Placé derrière un arbre, je le vois venir admirablement, et je décide d'attendre son passage; il ralentit en arrivant devant nous, flairant sans doute nos traces fraîches, et j'en profite pour lui envoyer deux balles qui le font pirouetter dans une direction opposée à la nôtre; avant d'avoir disparu à travers la fumée, il reçoit encore un coup d'express dans la croupe.

Mais ce n'est pas fini, car au même moment, tout près de nous, une autre charge s'annonce : celle du rhinocéros n° 2, que nous avons oublié : c'est madame sans doute. Il ou elle passe au galop, en cornant avec force, à cinq ou six mètres de nous, mais pas dans notre direction. Gare à une nouvelle attaque! Il est terrible de se trouver dans une végétation si épaisse qu'elle empêche d'être prévenu du danger autrement que par l'oreille. Je fais monter Rodzani sur un arbre pour qu'il inspecte les environs, et il aperçoit le dernier rhinocéros fort loin déjà; il affirme que c'est le mâle qui s'en va et que ce doit être la femelle que nous avons tirée. Nous n'avons pas tardé à voir

(1) Quand il y a de la poussière, on en ramasse une poignée, et, en la lançant en l'air, on voit dans quelle direction la pousse le vent.

qu'il est dans l'erreur. Le sang, ce précieux indice pour le chasseur, nous a jalonné la piste de celui que je crois avoir touché sérieusement; à cent mètres, il a dû se coucher, mais, par un dernier effort, il s'est relevé pour aller tomber un peu plus loin. Il s'est abattu sur le ventre, les quatre jambes affaissées sous lui. Les rhinocéros s'affalent souvent ainsi. Cela tient sans doute à ce qu'ils ne meurent pas sur le coup, mais continuent à marcher jusqu'à ce que leurs membres refusent de les porter davantage.

C'est bien le mâle que nous avons tué. Voici ses dimensions : hauteur au garrot, 1^m,55 (5^p,2); longueur du bout du nez à celui de la queue, 3^m,35 (11^p,1); diamètre du pied de devant, 0^m,205 (0^p,8); cornes : de devant, 0^m,67 (2^p,3); de derrière, 0^m,43 (1^p,5 1/2). Voici celles de la femelle (car madame n'a pas tardé à rejoindre son époux dans un monde meilleur) : garrot, 1^m,605 (5^p,4); longueur totale, 3^m,37 (11^p,2); diamètre du pied, 0^m,21 (0^p,8 1/2); cornes : de devant, 0^m,51 (1^p,8 1/2); de derrière, 0^m,37 (1^p,3). On remarquera que la femelle est plus grande que le mâle; cette particularité se produit souvent.

Revenons au mari. Après avoir mesuré et photographié son cadavre, je laisse deux hommes auprès de lui et me dispose à rentrer au camp afin d'envoyer du monde. Sur mon chemin, je traverse la plaine où la femelle a chargé après mes deux coups de fusil. Des traces fraîches à terre nous montrent qu'elle a passé là, et tout à coup un reniflement nous apprend qu'elle y est encore, attendant depuis

une heure le retour de son compagnon... Comme il y a à côté de nous un espace dénudé de sept ou huit mètres où le terrain rocailleux n'a pas permis aux herbes de s'étendre et sans un arbre où on puisse s'abriter, je cours m'y placer afin d'avoir, si possible, plus de champ devant moi que lors de la rencontre précédente; je prends mon calibre 8 pour faire plaisir à mes hommes qui m'ont reproché tout à l'heure de ne pas en faire usage, et je me poste au milieu des herbes, immobile, du côté opposé à celui où j'ai entendu le reniflement caractéristique de la veuve infortunée.

La bête est inquiète, mais elle n'a pas pris notre vent; je l'entends qui marche, puis aussitôt après je l'aperçois: elle vient vers nous, mais comme un animal qui suit son chemin; elle va sortir à droite, traverser l'espace libre et rentrer très probablement sur notre gauche; elle est au pas, et, au moment où elle se trouve en face de moi, à sept ou huit mètres, je lâche mon petit coup de canon. Mes hommes étaient persuadés qu'elle resterait sur le carreau; Msiambiri avait même parié à Rodzani un pot de *moa* (bière du pays) qu'avec le gros fusil le rhinocéros tomberait sur place. Il perd, car la bête commence, au reçu de mon projectile, par se jeter sur nous à fond de train, ce qui nous éparpille aussitôt dans les herbes; mais elle s'affaisse bientôt et meurt presque à l'endroit où nous nous trouvions. Grande discussion sur les termes du pari; Msiambiri, toujours farceur, prétend maintenant qu'il avait simplement parié que la bête n'irait pas aussi loin que l'autre. Ne nous attardons

pas à discuter, procédons de nouveau aux mensurations, et rentrons au camp. Le soir, la viande n'est pas rendue avant dix heures et demie.

C'est ici que la panthère (1) rentre en scène. A onze heures à peu près, tout le monde dort, lorsqu'elle saute sur la palissade. Le pied lui manque; elle tombe sur un abri de chaume où elle glisse, et, cherchant à se cramponner, elle dégringole avec la toiture en plein dans le camp. Ce fracas nous éveille tous en sursaut. En voyant, à la lueur des feux, cet animal qui tombe au milieu d'eux, mes gens croient à une attaque et se mettent à pousser des cris divers. L'apparition n'a que la durée d'un éclair; la panthère saute sur le chaume et repart par où elle était venue avant qu'on ait su de quoi il s'agissait. L'accueil fait à sa visite nocturne a dû assez l'effrayer pour qu'elle ne revienne pas, ce soir tout au moins. Je me recouche donc tranquillement.

Vers le matin, on l'entend rugir; à en juger par ses traces sur la terre mouillée, qui feraient croire au passage d'une troupe de vingt-cinq panthères, elle a dû tourner toute la nuit aux alentours. Elle va devenir notre compagne pendant une grande partie de notre séjour ici, jusqu'au jour où je lui aurai préparé un tour de ma façon.

Le 7 se passe sans incident; le 8, nous suivons infructueusement une piste de deux éléphants mâles, mais ils ont trop d'avance sur nous. Le 9, nous rencontrons

(1) Panthère, d'après Cuvier; léopard, d'après Linné. C'est le même animal. Voir *Mes grandes chasses*, p. 94, 95, 96.



(Page 74)

LE CAMP SE TRANSPORTE AUPRES DE L'ÉLÉPHANT MORT.

les traces de huit éléphants, dont deux grands mâles, et nous les rattrapons après deux heures de marche seulement. Je tue un gros mâle; quant à l'autre, je le blesse, ainsi qu'une femelle; mais je les perds tous deux au bout d'une journée de poursuite; cependant, comme le mâle me semble condamné, j'envoie quatre hommes à sa poursuite. Après une nuit passée dehors, ils reviennent sans résultat (1). Le camp se transporte près de l'éléphant mort, y passe deux nuits et rentre ensuite avec la viande boucanée. Le 13, je tue une vieille femelle qui charge Rodzani à deux reprises; je lui tire cinq balles dans la région du cœur, elle ne paraît pas s'en porter plus mal; elle s'en va tout doucement, saignant à peine. Nous la suivons à distance, nous attendant d'un moment à l'autre à la voir s'abattre. Comme elle a l'heureuse inspiration de se rapprocher du camp, il se trouve que c'est autant de fait pour nous. Enfin, au bout de plus d'une demi-heure, elle se décide à tomber, succombant à une hémorragie interne; son abdomen était plein de sang, et elle avait fait ainsi près de cinq kilomètres!

Le 17, rencontre d'une troupe de buffles derrière laquelle j'aperçois trois lions magnifiques; ils disparaissent avant que j'aie pu tirer; nous les suivons pendant un moment, mais nous y renonçons bientôt et reprenons alors la suite des buffles. Je rejoins ceux-ci et j'en abats deux un peu au hasard, c'est-à-dire sans avoir eu le temps de les choisir pour la beauté

(1) Le 26, je retrouve cet éléphant mort et j'y découvre trois de mes balles; je prends ses défenses, pesant 16 kilos environ.

de leurs cornes : mais la végétation est si épaisse que l'on ne voit pas de buffles ; on entrevoit vaguement dans les herbes des fractions de buffles un peu partout. Je blesse un troisième animal, et, comme il quitte la troupe, nous lui donnons la chasse. C'est travail dangereux dans cette brousse compacte que de poursuivre un buffle blessé, et nous avons besoin de tout notre sang-froid, de toute notre présence d'esprit.

Kambombé et le porteur d'eau (1) se chargent de veiller du haut des arbres autour et en avant ; quant à nous, nous utilisons plus leurs yeux que les nôtres. Nous suivons la piste ensanglantée ; à chaque pas, nous interrogeons du regard nos vedettes.

Avec un rhinocéros ou un éléphant, on est prévenu ; l'un renifle violemment ; l'autre ébranle l'air par un coup de trompette éclatant ou poussé des grognements de douleur. Le buffle, lui, reste là, silencieux et immobile, si immobile que vous le confondriez avec un arbre renversé ou tout autre objet similaire. Il retient son souffle et tend l'oreille pour percevoir votre arrivée. Vous entend-il ? il continue à ne pas bouger... C'est seulement quand vous êtes à sa portée qu'il se jette sur vous, trop tard, en général, pour que vous puissiez l'éviter. Telle est, du moins, son attitude dans la brousse épaisse. En terrain découvert ou à peu près, il est obligé de commencer à charger de plus loin, et vous avez le temps,

(1) C'est celui qui nous accompagne d'habitude portant les gourdes ; pendant les pluies, il transporte la nourriture, l'appareil photographique, le sac à effets, etc.

avec du sang-froid, de l'arrêter dans sa course; seulement pour le tirer avec quelque chance de succès, il faut attendre qu'il soit très près et qu'il baisse la tête pour vous donner son coup de corne.

Aussi risque-t-on plus à être chargé par un buffle que par un rhinocéros; celui-ci, sans doute, est un adversaire plus dangereux, mais les buffles étant plus nombreux, il est naturel que les accidents soient plus fréquents avec eux. Les charges du lion et de l'éléphant sont, sans contredit, extrêmement redoutables, elles aussi; on s'en tire une fois ou deux peut-être, mais un beau jour on ne s'en tire pas et l'on termine sa carrière et ses exploits.

Revenons à notre buffle : du haut des arbres, nos éclaireurs l'ont signalé comme placé tête à gauche, et nous essayons de le contourner sans bruit; mais il nous entend et se retourne lentement, toujours d'après ce qu'on nous dit, puis il reste derechef immobile, face à notre nouvelle direction. Du côté où il regarde, je laisse un homme avec instruction de ne pas bouger, mais de casser de temps à autre une petite branche pour faire croire à l'animal que nous avançons par là, tandis que nous reprenons sans bruit, avec les autres, la piste à laquelle il tourne actuellement le dos. Ce stratagème réussit, car, pendant qu'il écoute l'homme qui casse des branches, je le découvre et lui casse à mon tour la tête avec une balle à l'oreille. Ce buffle portait la plus belle paire de cornes que j'aie jamais vue; malheureusement la pointe de l'une d'elles était cassée. Elles ne mesuraient pas moins de 1^m,06